

VISITE À L'UNION SOVIÉTIQUE

Allocution du secrétaire d'Etat aux Affaires extérieures, M. L. B. Pearson, sur les ondes de Radio-Canada, 27 novembre 1955.

Depuis mon retour de l'Union soviétique, on m'a souvent posé les questions: Pourquoi y êtes-vous allé? Votre voyage a-t-il eu des résultats, et quels résultats?

Je suis allé en Russie surtout pour échanger des vues sur les problèmes internationaux actuels, en particulier sur ceux qui intéressent directement nos deux pays, dans l'espoir que cet échange pourrait aider un peu à la résolution des différends ou, tout au moins, me faire mieux comprendre la véritable nature de ces différends. Certainement, personne ne peut s'en féliciter lorsqu'il comprend que, si nous ne réussissons pas à établir une paix durable, nous aurons peut-être à faire face à la dévastation inimaginable d'une guerre nucléaire.

Au cours de mes entretiens avec les dirigeants soviétiques, j'ai fait ce que j'ai pu, chaque fois que j'en ai eu l'occasion, pour corriger les erreurs et les malentendus relatifs aux mesures par lesquelles nous cherchons au Canada, de concert avec nos alliés, à protéger notre sécurité et à assurer la paix.

Je me suis efforcé de les convaincre,—et je n'ai pas eu l'impression que c'était inutile,—que dans l'Occident nous nous intéressons, aussi vivement que les dirigeants soviétiques m'ont affirmé le faire, à la paix, à la sécurité et à la suppression des causes de guerre. Mais je leur ai fait comprendre aussi que nous n'avons pas l'intention de renoncer à nos mesures de sécurité collective ni d'affaiblir notre défense simplement à cause de ce qu'on a appelé l'« esprit de Genève », surtout puisque la récente conférence de Genève a montré que cet esprit comme sujet de toasts est une chose mais, comme base de négociations, en est une tout autre. Il ne suffit pas de parler en termes généraux et aimables de la « diminution des tensions internationales », si on laisse subsister les différences fondamentales qui causent ces tensions.

Aucun secret

Pendant ma visite à Moscou et en Crimée, nous avons bavardé de tout et de rien; nous avons aussi parlé de l'OTAN. M. Khrouchtchev, homme très brusque et franc qui ne perd pas de temps à observer les minuties du langage et du protocole, et M. Boulganine, plus subtil et plus homme du monde, (tous deux semblent être très près l'un de l'autre au « sommet » des affaires soviétiques) ne m'ont pas caché leur détermination d'affaiblir et de détruire notre Organisation de l'Atlan-

tique Nord en tant que bloc agressif et anti-soviétique.

Je leur ai dit que l'OTAN n'est rien de tel, qu'elle n'a été créée qu'après que les Nations Unies se furent révélées impuissantes à assurer notre sécurité contre les dangers qui nous menaçaient, que le Canada continuera fermement d'avoir pour principe, en matière de politique extérieure et de défense, d'appuyer vigoureusement l'OTAN jusqu'à ce que la situation internationale ou les Nations Unies rendent superflus les pactes de sécurité régionaux.

J'ai aussi fait de mon mieux pour les convaincre que les États-Unis n'ont nullement l'intention d'attaquer l'URSS ni d'essayer de se servir de l'OTAN à cette fin. Je leur ai fait remarquer que, si les États-Unis étaient une nation agressive, militaire et impérialiste comme les dirigeants soviétiques le prétendent, il n'y aurait pas de Canada aujourd'hui, sauf comme satellite américain, et qu'ils devraient savoir que tel n'est pas le cas.

Les chefs soviétiques ont aussi beaucoup parlé de l'Allemagne. Ils ont dit carrément qu'ils ne lui permettraient pas d'être unifiée à moins qu'elle ne se retire de l'OTAN.

Nous ne devrions pas forcer l'Allemagne à rester dans l'OTAN, m'a déclaré M. Khrouchtchev. J'ai répondu que nous demandons seulement qu'une Allemagne unifiée à la suite d'élections libres ait le droit de décider elle-même de son avenir.

Discussion franche

Mais M. Khrouchtchev m'a averti qu'il n'y aurait ni élections ni unification avant qu'un système de sécurité européen du genre proposé par son Gouvernement n'ait remplacé l'OTAN.

Voilà donc quel genre de discussion franche nous avons eue; je crois qu'elle a été utile, et aussi révélatrice.

Pourtant, la franchise de nos entretiens n'a diminué en rien la cordialité avec laquelle nous avons été reçus. Nos hôtes n'auraient pu faire davantage pour notre confort et notre plaisir. L'hospitalité cordiale et généreuse pour laquelle le peuple russe a été célèbre, et longtemps avant la révolution communiste, semblait authentique; elle l'était, je crois. Il était difficile de douter de la sincérité des gens ordinaires lorsqu'ils protestaient de leur passion pour la paix. Mais les citoyens de toutes les nations veulent la paix. Ce qu'ils désirent